

FRANÇAIS

NOUVEAUX
PROGRAMMES
1^{re}

Épreuves orales

du

BAC

*De l'analyse grammaticale
à l'explication linéaire*

Sandra Glatigny

ellipses

Roman

Contexte

Au XVI^e siècle, le roman n'est pas encore considéré comme un genre littéraire. Au Moyen-Âge, il désignait la traduction en français vulgaire (en roman, c'est-à-dire la langue parlée par opposition au latin de l'écrit) des œuvres de l'Antiquité. Comme la plupart sont des récits épiques, on en est venu à utiliser le mot de roman pour désigner les récits chevaleresques. Parmi eux figurent les œuvres de Chrétien de Troyes comme *Perceval* et *Le Conte du Graal* ou *Yvain ou Le Chevalier au lion*, écrits à la fin du XII^e siècle. Au XVI^e, la vogue du récit épique, qui vante les exploits des héros, est usée et fait l'objet de parodie.

■ Le roman comique : Rabelais, *Gargantua*, chapitre 36, 1534

Pour comprendre l'extrait

Publié en 1534, *La Vie inestimable du grand Gargantua* est un roman de Rabelais qui met en scène les aventures du personnage éponyme, un géant. Ce récit burlesque retrace notamment son enfance et les étapes de son éducation. Cependant, Gargantua doit abandonner ses études pour venir en aide à son père Grandgousier dans la guerre contre Picrochole. Dans le chapitre 36, il livre une bataille décisive contre des hommes insensés.

Le texte¹

Alors, Gargantua monta sur sa grande jument, accompagné comme nous l'avons dit précédemment. Et trouvant sur son chemin un haut et grand aulne (qu'on appelait communément arbre de saint Martin parce

1. Orthographe et syntaxe modernisées par nos soins.

qu'il y avait poussé jadis un bourdon¹ planté par ce dernier), il dit : « Voici ce qu'il me fallait. Cet arbre me servira de bourdon et de lance. » Il l'arracha facilement de terre et en ôta tous les rameaux et le décora pour son plaisir. Cependant, sa jument pissa pour se soulager le ventre mais ce fut en telle abondance qu'elle produisit sept lieues de déluge et toute son urine se déversa au gué de Vède. Le cours de l'eau s'enfla tant que toute la bande des ennemis fut noyée dans des circonstances horribles, exceptés ceux qui avaient pris le chemin à gauche, vers les côteaues. Arrivé au bois de Vède, Gargantua fut averti par Eudémon qu'il restait quelques ennemis à l'intérieur du château. Pour le savoir, Gargantua cria aussi fort qu'il put : « Êtes-vous là ou n'y êtes-vous pas ? Si vous y êtes, n'y soyez plus ; si vous n'y êtes pas, je n'ai rien à dire. » Mais un ribaud² de canonnier qui était au machicoulis tira un coup de canon et l'atteignit violemment à la tempe droite. Toutefois, il ne lui fit pas plus de mal que s'il lui avait jeté une prune. « Qu'est-ce là ? dit Gargantua, nous jetez-vous des grains de raisins ? La vengeance vous coûtera cher » Il pensait vraiment que le boulet était un grain de raisin. Ceux qui étaient dans le château occupés à piller, entendant le bruit, accoururent aux tours et forteresses : ils tirèrent sur lui plus de neuf mille vingt-cinq coups de fauconneaux³ et d'arquebuses, visant tous sa tête. Ces tirs étaient si faibles que Gargantua s'écria : « Ponocrates, mon ami, ces mouches-ci m'aveuglent. Donnez-moi quelque rameau de ces saules pour les chasser. » Il pensait que les plombées et pierres d'artilleries étaient des mouches bovines. Ponocrates lui expliqua que ce n'étaient d'autres mouches que les coups d'artilleries que l'on tirait du château. Alors, Gargantua frappa avec son grand arbre le château et il abattit à grands coups et tours et forteresses et le fit s'effondrer par terre. Par ce moyen furent anéantis et mis en pièces tous ceux qui étaient à l'intérieur de celui-ci.

► Point grammaire : les temps du récit

La conjugaison désigne les modifications de la forme verbale qui peut varier en temps (passé, présent, futur), personne, mode (modes personnels et non-personnels), aspect (façon dont l'action est perçue et présentée) et enfin voix (façon dont les rôles sémantiques sont distribués entre le sujet et le complément : active ou passive).

1. Bâton de pèlerin.

2. À l'origine, le mot désigne un soldat mais il est employé péjorativement pour désigner un homme de mauvaise vie.

3. Petit canon léger utilisé au XVI^e et au XVII^e siècles.

Pour raconter des faits passés, les auteurs recourent aux temps du passé de l'indicatif. Ce mode est l'un des modes personnels le plus riche de nuances. Le mode indicatif comporte, parallèlement aux temps simples, une série de temps composés, formés au moyen de l'auxiliaire être ou avoir et du participe passé. Nous abordons dans ce point uniquement les temps du récit :

Temps simples du passé

Dans cet extrait de *Gargantua*, on trouve de nombreuses occurrences de **passé simple**. Comme on peut le voir, la conjugaison peut prendre trois formes.

- La première comporte la voyelle a (-ai à la première personne, et -è à la troisième du pluriel) : Monta, arracha, décora, pissa, se déversa, s'enfla, cria, tira, tirèrent s'écria, expliqua.
- La deuxième catégorie de verbes forme son passé-simple en i : dit (attention, à la troisième personne, la forme se confond avec le présent de l'indicatif), produisit, atteignit, fit.
- La troisième se conjugue en u : fut, put, accoururent.

Ces formes alternent avec **l'imparfait** qui présente une conjugaison régulière composée de la base à laquelle on ajoute les terminaisons (ais, ais, ait, ions, iez, aient) : Appelait, était, pensait, étaient.

Le passé simple et l'imparfait ne se distinguent pas par le temps (ils renvoient tous les deux au passé) mais par l'aspect. Au passé simple, l'action est présentée de l'extérieur, en donnant une vision synthétique. C'est ce que l'on appelle l'aspect global. En revanche, l'imparfait comporte un aspect sécant¹, c'est-à-dire que l'action est présentée et perçue de l'intérieur, dans son déroulement, sans en prendre en compte les limites initiale et finale. Cette différence explique pourquoi ces temps sont utilisés pour raconter des événements passés. Le passé simple présente les actions successives comme des faits saillants par rapport aux actions d'arrière-plan exprimées à l'imparfait. Cette alternance permet d'assurer la progression chronologique du récit : l'état décrit à l'imparfait est bouleversé par l'action au passé simple.

À chaque forme simple correspond une forme composée au moyen de l'auxiliaire être ou avoir, conjugué à un temps simple, et du participe passé. Dans le texte, on trouve deux occurrences de plus-que-parfait : avait poussé, avait jeté. Par rapport aux temps simples, on note encore une différence

1. « Sécant » vient du latin *secare* qui signifie « couper ». Ce terme s'explique par le fait que l'on peut considérer l'action exprimée à l'imparfait à n'importe quel moment de son déroulement : on peut la « découper » sans savoir quand elle a commencé et quand elle va finir.

d'aspect. Le temps simple comporte un aspect non accompli ou tensif alors que le temps composé marque un aspect accompli et éventuellement l'antériorité par rapport à l'action exprimée aux temps simples.

Entraînement avec des questions de grammaire possibles

- Relevez et identifiez les verbes conjugués dans les phrases suivantes en donnant leur valeur :

« *Le cours de l'eau s'enfla tant que toute la bande des ennemis fut noyée dans des circonstances horribles, exceptés ceux qui avaient pris le chemin à gauche, vers les côteaux.* »

Le premier est le verbe « enfler » conjugué au passé simple de l'indicatif ; le deuxième est « noyer » au passé simple et à la voix passive ; le troisième est le verbe « prendre » conjugué au plus-que-parfait de l'indicatif. D'un point de vue sémantique, les temps de l'indicatif ont diverses valeurs, dérivées de leur signification temporelle. Ils prennent un sens particulier dans tel ou tel contexte. On peut voir la progression temporelle du récit grâce à l'alternance du passé simple et de l'imparfait. L'aspect global du passé simple présente l'action vue de l'extérieur. Le verbe « s'enfla » montre les faits saillants qui se détachent sur la toile de fond exprimée par les verbes au plus-que-parfait : « avaient pris ». L'aspect sécant de l'imparfait présente l'action perçue de l'intérieur dans son déroulement. À cette nuance s'ajoute la valeur d'accompli de la forme composée. La forme « fut noyée » est à la voix passive. Même si l'agent de l'action n'est pas exprimé (« le cours de l'eau »), le patient, c'est-à-dire celui qui subit l'action, devient sujet, en l'occurrence « la bande des ennemis ».

EXPLICATION LINÉAIRE

► Présentation de l'auteur et de l'œuvre

Rabelais vit sous le règne de François I^{er}, roi qui marque le début de la Renaissance en France. Il représente la parfaite figure de l'Humaniste. Moine, il fait également des études de médecine et se lance dans l'écriture. Ses œuvres parodiques lui vaudront les foudres de la Sorbonne notamment. En effet, ses romans font la satire de la société contemporaine à travers des personnages de géants comme Gargantua, puis Pantagruel, le fils, dont il relate les aventures dans les *Horribles et Épouvantables Faits et Prouesses du très renommé Pantagruel*, (1532). Il commence par écrire les aventures du fils avant celle du père Gargantua, publié en 1534. *La Vie inestimable du grand Gargantua*, récit burlesque, retrace la jeunesse du personnage éponyme.

► Situation de l'extrait dans l'œuvre

Alors que Gargantua étudie à Paris, il doit abandonner sa formation pour venir en aide à son père Grandgousier dans la guerre contre Picrochole. Dans le chapitre 36, il livre une bataille décisive contre des ennemis humains.

► Lecture

La lecture doit rendre compte de l'élan épique tout en montrant le caractère comique de l'évocation.

► Annonce des mouvements et problématique

On peut distinguer trois mouvements qui correspondent au schéma narratif simplifié. Après avoir raconté la préparation du combat, Rabelais relate la bataille verbale et réelle qui s'achève sur la victoire de Gargantua. Il s'agit d'un récit de bataille, qui s'inspire de la tradition épique. Cependant, au lieu de susciter l'admiration du lecteur pour les exploits des héros, le lecteur ne peut s'empêcher de sourire. Nous verrons comment Rabelais détourne la tradition épique à des fins comiques.

► Premier mouvement : préparation du combat

Le début de l'extrait s'ouvre sur un nouvel événement marquant comme le montrent l'indicateur de temps et le passé simple. Rabelais reprend un cliché de l'épopée qui consiste à présenter le héros sur le point de passer à l'action :

Alors, Gargantua monta sur sa grande jument, accompagné comme nous l'avons dit précédemment.

Le narrateur, omniscient, commente l'action mais il qualifie aussi la monture de Gargantua. Cette intervention manifeste le glissement vers la parodie. De fait, la précision concernant la jument pourrait être interprétée comme élément de valorisation sauf que le personnage est un géant, qui est obligé d'avoir un cheval à sa mesure. On retrouve ce qualificatif dans la suite du texte :

Et trouvant sur son chemin un haut et grand aulne (qu'on appelait communément arbre de saint Martin parce qu'il y avait poussé jadis un bourdon¹ planté par ce dernier), il dit : « Voici ce qu'il me fallait. Cet arbre me servira de bourdon et de lance. »

Loin de faire une description de ses armes, comme celle du bouclier d'Achille dans *L'Iliade* par exemple, Gargantua ne part pas armé à la guerre. Il trouve son équipement par hasard, en se promenant. La distance avec

1. Bâton de pèlerin.

les clichés épiques est renforcée par la digression concernant l'aulne, qui n'a aucun rapport avec la bataille à venir. Cette présentation parodique du guerrier est renforcée par la suite du récit.

Il l'arracha facilement de terre et en ôta tous les rameaux et le décora pour son plaisir.

Dans l'épopée, l'hyperbole est une figure très utilisée pour exagérer les exploits du héros et valoriser ce dernier. En l'occurrence, l'arrachage de l'aulne devrait provoquer l'admiration du lecteur pour la force physique du personnage. Cependant, Gargantua est un géant et ce geste devient anodin. Le gigantisme du personnage désamorce les effets du registre épique et tourne en dérision les clichés de l'épopée. En outre, au lieu de s'en servir comme instrument de combat, Gargantua en fait une source de divertissement. D'ailleurs, ce n'est pas lui qui sera le plus décisif dans la bataille mais sa monture :

Cependant, sa jument pissa pour se soulager le ventre mais ce fut en telle abondance qu'elle produisit sept lieues de déluge et toute son urine se déversa au gué de Vède.

De nouveau, Rabelais se moque des stéréotypes de l'épopée. On peut parler de récit burlesque dans la mesure où l'auteur parodie une œuvre de style noble en prêtant aux héros des actions et des propos vulgaires et bas. En l'occurrence, c'est le cheval qui est visé. Ce dernier n'apparaît pas comme un compagnon admirable du héros mais il est rabaissé dans sa réalité prosaïque d'animal. Pour impressionner le lecteur, le récit épique représente un univers élevé et éthéré. Le romancier introduit volontairement un élément grossier susceptible de faire rire le lecteur. La veine héroïque est également tournée en dérision par la comparaison entre le flux de l'urine et le déluge. Rabelais s'attaque aux textes sacrés puisque l'événement biblique relate la purification du monde grâce à la volonté divine tandis que la jument « se soulage le ventre ». Certes, il y a dans cette action une forme de purification mais, dans le même temps, il s'agit de souiller les ennemis. L'auteur joue sur le caractère hyperbolique de l'urine, qui est impressionnante uniquement parce qu'elle est produite par une jument géante. Néanmoins, son intervention n'est pas sans conséquence puisque Gargantua combat des hommes :

Le cours de l'eau s'enfla tant que toute la bande des ennemis fut noyée dans des circonstances horribles, exceptés ceux qui avaient pris le chemin à gauche, vers les côteaux.

La phrase complexe est construite dans une structure corrélatrice. La proposition consécutive est annoncée dans la principale par l'adverbe « tant » ; la conséquence est présentée dans la subordonnée. En l'occurrence, l'action prosaïque de la jument permet à Gargantua de remporter

un avantage décisif. De nouveau, Rabelais s'appuie sur les procédés du registre épique. Traditionnellement, pour valoriser le héros, les auteurs l'opposent à un collectif d'ennemis. Mais l'effet du singulier collectif, « toute la bande des ennemis » est désamorcé parce que les adversaires n'entrent pas en conflit avec Gargantua mais avec le cours d'eau, ou plutôt d'urine.

► Deuxième mouvement : la bataille

Dans une épopée, le lecteur attend le récit des combats. Or, lorsque Gargantua arrive sur le champ de bataille, il échange avec Eudémon, son compagnon, puis avec les ennemis. Au lieu d'un affrontement physique, on assiste à une attaque verbale :

Arrivé au bois de Vède, Gargantua fut averti par Eudémon qu'il restait quelques ennemis à l'intérieur du château. Pour le savoir, Gargantua cria aussi fort qu'il put : « Êtes-vous là ou n'y êtes-vous pas ? Si vous y êtes, n'y soyez plus ; si vous n'y êtes pas, je n'ai rien à dire. »

Certes, la parole et la provocation verbale font partie des attendus de la mise en scène du combat. Cependant, les paroles de Gargantua sont ridicules. Il pose des questions incongrues dans le cadre de la bataille. En outre, Gargantua intime l'ordre aux ennemis de ne pas être là comme si sa parole était efficace, voire magique. Le ridicule est accentué par le fait que le narrateur rapporte ses paroles au discours direct comme si ces propos étaient dignes d'intérêt. Rabelais maintient néanmoins le cadre guerrier en utilisant le vocabulaire militaire pour raconter la réplique des ennemis, partisans de Picrochole :

Mais un ribaud de canonnier qui était au mâchicoulis tira un coup de canon et l'atteignit violemment à la tempe droite.

D'une part, le héros est discrédité par la disqualification des ennemis. Le canonnier est qualifié péjorativement de « ribaud ». Par conséquent, la médiocrité du canonnier se répercute sur Gargantua qui n'a que peu de mérite à affronter de tels ennemis. D'autre part, la riposte militaire est ridiculisée par le gigantisme du personnage :

Toutefois, il ne lui fit pas plus de mal que s'il lui avait jeté une prune. « Qu'est-ce là ? dit Gargantua, nous jetez-vous des grains de raisins ? La vengeance vous coûtera cher » Il pensait vraiment que le boulet était un grain de raisin.

La comparaison des projectiles avec des fruits rabaisse de nouveau la noblesse de l'univers élevé de l'épopée à des considérations communes et prosaïques. Le jeu de mots sur la vengeance constitue également une allusion aux préoccupations banales du personnage. Aucun des camps ne trouve grâce aux yeux du romancier, manifestant son opinion sur la guerre :

Ceux qui étaient dans le château occupés à piller, entendant le bruit, accoururent aux tours et forteresses :

Les soldats sont réduits à de vulgaires mercenaires qui ne cherchent qu'à profiter de la guerre pour s'enrichir de manière illégale. Certes, Rabelais reprend de nouveau les procédés du registre épique. Il grossit la réalité en utilisant un nombre élevé mais il n'utilise pas un nombre rond propre à l'épopée. L'emploi d'un décompte précis témoigne de son ironie vis-à-vis de cette tradition littéraire :

ils tirèrent sur lui plus de neuf mille vingt-cinq coups de fauconneaux et d'arquebuses, visant tous sa tête.

Par ailleurs, ces attaques sont inefficaces comme le montre la réaction de Gargantua :

Ces tirs étaient si faibles que Gargantua s'écria : « Ponocrates, mon ami, ces mouches-ci m'aveuglent. Donnez-moi quelque rameau de ces saules pour les chasser. » Il pensait que les plombées et pierres d'artilleries étaient des mouches bovines.

La naïveté du personnage est soulignée par l'intervention du narrateur qui vise à montrer son incompréhension. De nouveau, la noblesse de la guerre et de l'armement militaire, présente dans l'épopée, est dégradée par son assimilation à un insecte. Le burlesque est d'autant plus marqué que ces mouches sont qualifiées de bovines. S'agit-il de taons ou de mouches qui se posent sur les excréments de vache ? Dans le second cas, l'allusion scatologique accentuerait le ridicule.

Ponocrates lui expliqua que ce n'étaient d'autres mouches que les coups d'artilleries que l'on tirait du château.

De nouveau, le narrateur raille l'innocence du personnage en faisant expliquer la réalité par son précepteur.

► Troisième mouvement : conclusion décisive

Le passage s'achève sur une action décisive de Gargantua comme le montre l'indicateur de temps :

Alors, Gargantua frappa avec son grand arbre le château et il abattit à grands coups et tours et forteresses et le fit s'effondrer par terre. Par ce moyen furent anéantis et mis en pièces tous ceux qui étaient à l'intérieur de celui-ci.

La répétition de l'adjectif « grand » réitère le procédé rabelaisien qui consiste à parodier l'épopée en mettant en scène un héros géant. Gargantua n'a pas besoin de lever toute une armée : sa seule intervention suffit à remporter la victoire. Implicitement, on peut comprendre la satire de la guerre avec le vocabulaire de la destruction qui rappelle ses conséquences désastreuses.

► Conclusion

Cet extrait de *Gargantua* propose une parodie burlesque de l'épopée. Au lieu de susciter l'admiration du lecteur pour le héros, Rabelais le fait sourire aux actions naïves d'un personnage certes sympathique mais en décalage avec le contexte martial. Au-delà, il s'agit pour l'auteur de faire la satire de l'épopée, genre qui glorifie la guerre alors qu'elle sème la mort et la destruction. Au XVIII^e, Voltaire se servira du même procédé pour la dénoncer dans le chapitre III de *Candide*.